

Lyon, ce 13 octobre 1920



Chère marquise,

Nous voici de retour, après un voyage qui m'aurait à peu près détruit de fatigue, si je n'avais tenu à faire honneur aux pronostics encourageants du docteur Rependre et à me prouver à moi-même ma faculté de résistance. J'ai passé quelques jours à renouer les fils de mes affaires, un peu détendus ou embrouillés par une longue absence. Je suis à peu près au point, et je me puis me permettre de vous écrire sans vous montrer un front hérisse de trop de soucis.

Je n'ai pu voir Merriot qu'hier, la veille de son départ pour Strasbourg, où il va présider sans joie le Congrès de son parti. Il m'a spontanément confié ses sentiments à ce sujet, et j'ai pu lui dire que, s'il donnait de la dignité à ce conclave, ce conclave, par contre, ne lui en donnait aucune. Il sait bien que beaucoup de Français excellents souhaiteraient le voir plus maître de ses directions et de sa vie publique. Mais n'est-il pas dur de "lâcher" la vieille maîtresse qui a, si j'ose dire, guidé son premier pas? C'est moi qui formule ainsi, et non lui, ces respectables hésitations de galant homme. Jusqu'à présent, il n'a que souffert, et non pas profité, de la providence des radicaux. Que ne construit-il lui-même le grand parti d'action républicaine, dont le bloc national n'est que l'esquise déformée!

Puis, nous avons parlé de livres et de voyages. Pareils

aux interlocuteurs des Eglogues, nous échangeons, en phrases alternées, nos confidences passionnées, nous sur Amaryllis, mais sur l'abbaye de Conques, qu'il a vue, sur le tombeau de Taine, qui m'a de 'pouite', tel des éditions de Balzac, qu'il a, et sur de précieux romans, que j'ai lus, et que j'en ai pas. Cependant, attendaient dans l'antichambre des légions de solliciteurs. Enfin nous nous sommes tendrement embrassés, et j'en suis parti. Continuez à m'aimer, chère Marquise. C'est un bon homme, et c'est un homme aussi.

J'ai eu le plaisir de rencontrer, le lendemain de mon arrivée, M. Stolstein, dont les paroles affectueuses m'ont fait du bien. Je suis toujours un peu vague et déconcerté, quand je rentre dans cette ville anpulaise, froide et coupante. Enfin j'en suis bien heureux d'avoir pu conserver une souvenance à Paris et de pouvoir aller vous saluer quelquefois. J'ai eu plaisir à vous voir dans cette noble et fracieuse demeure que Migeon a su vous découvrir, non loin de ces beaux arbres qui, à Paris, ont tant de grâce. Les arbres sont comme les gens. Je fréquente ici quelques familles d'ornes et de tilleuls avec distinction, mais le reste est balourd. Mes vrais amis sont sur la rive gauche de la Seine, et toute ma parenté (si j'en ne vous paraît pas vain) dans les allées du Luxembourg.

Vous recevrez au premier jour la photographie de la Bibliothèque Maignan-Bertrand. C'est le premier des devoirs que j'ai à remplir, et je l'aurai rempli depuis longtemps, si j'en n'étais tombé malade au mois de mars. Je vous tiendrai, d'autre part, au courant de la manière dont nous accomplirons nos intentions pour la bourse, et pour les achats au Musée.

Au revoir, chère Marquise. J'espère bien aller cet hiver

vous présente mes hommages : il faut aussi que
j'achève de vider les dépôts orientaux du musée de
la Marine, au profit de votre musée Guichet. Je
veux donner des regrets à M. Migon, mais ce que
j'ai vu, dans les greniers du Louvre, me laisse penser
que j'y aurai de la peine.

Veillez agréer, je vous prie, chère Marguierite,
mes bien fidèles pensées de gratitude, de respect
et d'affection.

Henri Focillon

3059